

Quand Michèle Petit évoque mon travail...

Michèle Petit est anthropologue, membre du laboratoire LADYSS (Dynamiques sociales et recomposition des espaces, CNRS-université Paris I), un laboratoire pluridisciplinaire de géographie et de sociologie.

Ses recherches autour de la lecture portent entre autres sur la relation aux livres et aux bibliothèques, la lecture dans des espaces en crise ainsi que son rôle dans la construction de soi.

J'ai utilisé un extrait de son propos dans *La bibliothèque du Docteur Lise*. Si Michele Petit apparaît dans les remerciements de plusieurs de mes livres c'est en raison de son écoute et de sa parole auxquelles je dois beaucoup.

Ses livres circulent.

À l'occasion, au cours d'une de ses conférences qu'elle donne en français, en espagnol ou en portugais de part et d'autre de l'Atlantique, comme dans certains de ses livres, Michèle Petit reprend des « exemples » de mon travail d'atelier et de cours d'écriture & de lecture.

* Dans *L'Art de lire ou comment résister à l'adversité*, Paris, Belin, 2008.

*

Pour Mona Thomas, qui conduit des ateliers avec des collégiens en classe relais à Paris, le plus important, peut-être, c'est qu'« ils découvrent, stupéfaits, qu'ils sont capables de produire quelque chose avec une forme, qui soit recevable par autrui. » Et elle ajoute : « Ils se disent nuls, surtout les garçons. Se découvrir capables bouleverse l'identité dans laquelle ils sont enfoncés : ce n'est pas eux, c'est l'autre. Est mis en lumière le fait que le mal en eux, la douleur, les difficultés, tout cela est remédiable. »

Quand elle lit à voix haute les textes qu'ils viennent d'écrire, « ils sont sidérés, éblouis » et aussitôt protestent : « C'est parce que vous lisez bien, vous slamez bien... - Si je mets le texte en valeur, c'est qu'il existe », répond-elle. Mais si elle le leur rend, souvent ils le déchirent, le froissent avec colère, le jettent à la corbeille (en début d'année, ils se présentaient à elle en disant : « Nous, c'est la poubelle »). Aussi photocopie-t-elle les textes, avec leur accord. En fin de cycle de travail, ils composeront un recueil de tous ceux qui ont été retenus. Et là encore l'autocensure, virulente, reviendra, avec des questions autour du désir et de l'inhibition : « Et si mon père ou ma mère voit ça ? »

« Si on y va en respectant leurs fragilités et en tenant le projet de leur faire découvrir ce dont ils sont capables, on peut beaucoup. Ils sont pleins d'histoires neuves, fortes, étonnantes, et j'ai envie de les connaître. » Elle leur lit des textes des collégiens des années antérieures en alternance avec des poèmes érotiques de Rimbaud ou des vers d'Apollinaire qui sonnent comme du rap ou du slam. Leurs textes à eux sont très violents, « toujours forts, voire terrifiants » — plus encore ceux des filles. Ils parlent de sexe de façon crue, d'incendier l'école, de tuer les parents. Travailler avec ceux qui se mettent en colère ne l'effraie pas : quelque houleuse qu'ait été la séance, ils s'inquiètent de savoir si elle reviendra. En revanche, c'est beaucoup plus difficile avec ceux qui sont dans une apathie et une tristesse pathologiques, qui se réveillent au bout de deux heures... pour regretter que ce soit fini.

Les élèves médiocres en français sont parfois excellents en atelier (ce qui fait réfléchir les enseignants). Certains aiment dessiner : qu'ils le fassent, dit Mona, on n'est obligé à rien ; elle leur suggère toutefois de légender leur dessin et l'écriture se glisse partout. Écrivain et critique d'art, elle emmène quelquefois des classes au Louvre ou au musée d'Orsay où elle choisit des œuvres pour suggérer des propositions d'écriture.

Le silence est le premier signe que l'écriture « marche », que la proposition a été entendue. « Moments de grâce », dit-elle, où les élèves, qui ont cessé d'être agités ou écrasés, expriment le désir d'autre chose, d'un métier par exemple. Les recueils des années passées fonctionnent comme une bibliothèque qui les reflète : « Y'a pas d'mensonges, là, Madame. » Plus tard, certains, qui détestaient l'école et sont en apprentissage, dans un travail ou « en galère », reviennent à la classe relais : « Ma copine croit pas que c'est moi qui ai écrit le texte. » M. Thomas remarque : « Même s'ils n'écrivent plus, ils sont en mesure de se dire : 'Un jour j'ai écrit des trucs bien, j'en suis capable, ça peut revenir. Et je suis allé au musée, je peux y retourner'. Ils reconnaissent l'image d'un tableau impressionniste à la télé, ils peuvent en parler. Ils ont acquis une certaine aisance à échanger des propos, et vérifié intimement les mots de Marguerite Yourcenar : 'Écrire c'est éclaircir'. »

* Dans *Lire le monde. Expériences de transmission culturelle aujourd'hui*, Paris, Belin, 2014.

(...) Un autre exemple, en contrepoint, situé de ce côté de l'Atlantique. Écrivain et critique d'art, Mona Thomas mène des ateliers d'écriture avec des collégiens en grande difficulté scolaire, dans des quartiers populaires du nord de Paris. Au début de l'année, ils se présentent à elle en peu de mots : « Nous, c'est la poubelle... » Où qu'ils se trouvent, ces adolescents disent toujours, comme ceux de Las Heras : « Ici, y'a rien. » Alors avec le support de la littérature, d'œuvres peintes ou d'une simple phrase, elle cherche à les rendre curieux de ce qui est là, de la présence, du réel, afin qu'ils ouvrent les yeux sur ce qu'ils ne voyaient pas. Elle tente aussi de leur permettre de s'approprier d'autres lieux que ceux qu'ils parcourent habituellement. Au centre de son travail se trouve le fait d'éprouver avec son corps les textes, les œuvres peintes, les espaces publics, les quais de la Seine. Tout est prétexte pour ouvrir les yeux, sentir, lire et écrire.

Au musée d'Orsay, elle les emmène voir les *Régates à Argenteuil* de Claude Monet et ils sont stupéfaits parce qu'ils connaissent ce nom-là, Argenteuil, et quelquefois ses quartiers ; elle leur parle de l'époque où Monet vivait, des voitures à cheval dans les rues et leur demande d'imaginer une régates à laquelle ils auraient participé. Ou bien elle raconte : « Hier, c'était dimanche, je suis allée me promener avec un ami. Nous avons acheté de quoi faire un pique-nique, nous avons longé le canal et sous un pont nous avons découvert une inscription : 'Je suis le mur, laissez-moi tranquille'. J'ai pensé à vous, je voudrais que vous me racontiez la suite. » Elle explique : « J'ouvre des pistes, je veux qu'ils y aillent, ils connaîtront le chemin. Je peux faire cela avec des architectures, des jardins, des bâtiments, par exemple je leur parle de Versailles, je leur raconte que c'est l'histoire de quelqu'un qui se prenait pour Dieu, ou je leur parle de la jalousie entre Louis XIV et Fouquet. Qu'ils voient que tout cela est venu du désir. »

L'espace réel, matériel, est ouvert sur un ailleurs, légendaire, géographique, historique. Quelques mots lus sur un mur ébauchent une expérience poétique. Des rues ou des terres qui ne disaient rien suggèrent des histoires, acquièrent du relief. Ce ne sont plus des espaces indifférenciés, fermés, mais des lieux dotés d'une profondeur, à partir desquels rêver, penser. Ils sont devenus un peu plus habitables. Avec le support de la littérature associée à d'autres arts, la capacité d'attention est affinée, des liens avec le proche et le lointain tissés, une place est faite à l'Autre et peut-être à chacun. Car il y a beaucoup d'Autres dans les ateliers que j'évoquais : des indiens aymará, des gens qui font une régata au XIXe siècle, Louis XIV et Fouquet, un mur qui parle mystérieusement. Bref, ça déménage. Et ce détour par l'Autre redonne du mouvement, du désir.

*** Toujours dans *Lire le monde*.**

Lire jour après jour des œuvres littéraires, cela sert aussi à des médecins, dans l'exercice des spécialités les plus difficiles, à trouver les forces d'exercer leur art avec une grande humanité, mais aussi à irriguer leur pensée. C'est ce que montre *La Bibliothèque du Docteur Lise*, issu de trente ans de propos échangés entre Mona Thomas et une amie cancérologue, immense lectrice. Pour cette femme, littérature et médecine sont toujours étroitement liées. C'est la littérature qui lui apprend l'attention *singulière* aux malades qu'elle soigne — alors que si fréquemment, c'est cette singularité qui est perdue dans l'objectivation du discours médical. « Les livres m'apprennent à écouter, y compris les patients qui n'ont pas envie de parler¹. » « Si j'arrive à sortir les patients de la masse, du flou, c'est grâce à la littérature. Un malade n'est pas superposable à un autre malade. Je suis probablement égoïste, aveugle... alors les livres m'ouvrent les yeux. » Elle évoque

une expérience et une délicatesse que je n'ai pas acquises toute seule ou à la fac, mais dans la fréquentation assidue de ma bibliothèque. Parce qu'un roman, ce n'est pas seulement une histoire. Un grand roman, c'est parfois à peine une

¹ Mona Thomas, *La Bibliothèque du Docteur Lise*, Paris, Stock-La Forêt, 2011, p. 9

histoire. En ça je vous assure, la littérature m'assiste et ne cesse de me soutenir dans l'exercice de la médecine. Vous comprenez pourquoi Henry James a sa place parmi mes livres ? À cause de sa subtilité qui m'aide à entendre les gens. À côté de Tanizaki².

De chacun de ses livres, comme de leurs personnages, le docteur Lise parle avec gratitude. Ces derniers donnent le courage de se battre. Ils enseignent qu'« il y a un ailleurs de l'homme, hors de son corps, en quoi son être ni son âme ne se résument. Lui il est défaillant, mais pas son esprit ni sa parole. » Les livres sont aussi ses alliés pour lutter contre la raison comptable à l'œuvre à l'hôpital. Elle note l'importance de leur présence physique : « J'ai acheté beaucoup de livres que je range avant même de les lire. Ils sont près de moi, j'en ai besoin³. » Là, « dans la pagaille », vivants, nourriciers, ils lui sont essentiels, empreints de toute la complexité, toutes les contradictions humaines. Ils arrivent à dire un indicible que le passage à l'écran échouerait à rendre : « Même le *Docteur Jivago* au cinéma est moins bien que le roman. Il n'y a rien sur la souffrance des personnages, la difficulté, la pauvreté traversées, au fond il n'y a pas grand chose dans le film. Pourtant ils sont beaux les amants... »

* Dans *Écouter lire pour s'accorder au monde*, Colloque organisé par Lire et Faire Lire-Rhône, 15 mars 2018, École Normale Supérieure de Lyon

(...) À moins qu'ils ne rencontrent d'autres passeurs culturels qui sachent partager, avec délicatesse, des mots habitables, comme dans l'exemple qui suit. Je l'emprunte à une femme écrivain et critique d'art, Mona Thomas, dont je suis le travail depuis quelques années. Elle m'a notamment raconté les ateliers qu'elle a menés avec des adolescents à Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris, ateliers fondés sur la lecture à voix haute, l'exploration de la ville, et l'écriture.

² *Id.*, p. 153.

³ *Id.*, p. 57.

Saint-Denis, c'est la Basilique où sont enterrés des rois de France. Et puis ce sont des gens de 132 nationalités, souvent arrivés récemment et dont beaucoup habitent dans des cités. Mona dit que du monde qui les entoure, ces adolescents ne veulent rien savoir, ils disent toujours : « Ici, y'a rien ! » Ou encore : « C'est pas pour nous. » Je la cite : « Ils s'enferment dans un univers rétréci à coups de slogans pseudo-religieux qui leur tiennent lieu d'identité. De la religion elle-même, ils ne veulent rien connaître. Tout ce qui est neuf et étranger constitue une menace. La langue qu'ils parlent les enferme aussi. Ils utilisent volontiers des mots qui ne sont ni du verlan ni du parler contemporain, mais des expressions valables seulement dans une cité. Ceux de la cité voisine ne les comprennent pas. L'Autre est tout de suite là, et il n'est Autre que pour être moqué. Entre eux, ils produisent un brouhaha d'attaques verbales, de mots dévalorisants ou méprisants. Ils se groupent pour se tenir chaud, mais ne s'écoutent pas. »

Alors elle leur fait lire à voix haute *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino : elle aussi a senti que c'était peut-être un monde invisible qui leur faisait défaut. Elle leur dit de parcourir Saint-Denis avec un carnet et d'y relever des traces écrites qu'ils peuvent y trouver, des inscriptions sur des murs. Je la cite à nouveau : « C'est eux qui vont apporter les mots et la musique, pour construire la ville en l'écrivant. Et nous irons visiter des lieux, qu'ils voient qu'elle est grande et belle.

Quand l'un d'entre eux lit à voix haute le texte qu'il vient d'écrire, l'intérêt des autres commence à s'éveiller. S'ils ânonnent au début, ils savent se mettre en représentation et ça leur plaît beaucoup. Ils font l'effort d'entendre mes remarques qui visent à améliorer leur diction. Ils s'écoutent et se découvrent.